



ElixSir

Valérie Knight

librement
inspiré
de

la vie
du

Docteur
BACH
Fleurs de Bach

Valérie Knight

ElixSir - Librement
inspiré de la vie du Dr
Bach

© Valérie Knight, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1488-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface de l'auteure

Une corrélation permanente existe entre l'âme, les sentiments, le mental et le corps : si mes émotions me troublent, mon être est touché et si je n'en prends pas conscience, il est possible que mon corps en souffre. Je me suis tournée vers les fleurs de Bach, sans pour autant, avoir pris connaissance de la dimension d'Edward Bach qui se tenait derrière cette médecine holistique. C'est en lisant « Guéris-toi toi-même » avec l'ébranlement émotionnel qui s'est ensuivi, que je me suis alors, intéressée de plus près à cet homme remarquable, à son œuvre.

ElixSir est une fiction librement inspirée de sa vie. Et je remercie particulièrement, Gérard Wolf, passionné et expert des fleurs de Bach, président d'Elixirs & Co et des éditions "Ulmus", ainsi que Guy Trédaniel des éditions "le courrier du livre". Ils m'ont permis d'utiliser pour ce roman, des écrits authentiques du Dr Bach, ainsi que d'autres sources.

Certes, c'est une fiction, mais dans le cadre de ce qui est connu.

Ma gratitude au Dr Edward Bach, mais aussi à ses assistants et collègues qui ont rendu possible la diffusion de ses travaux, de cette médecine douce, naturelle et humaine, accessible à tous et qui se distille de plus en plus, éveillant les consciences dans ce monde matérialiste, inquiet... un brin au ras des pâquerettes.

*“C’est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre
humain n’écoute pas.”*

Victor Hugo

À ma mère Nature

À mon fils

1917

Il pleut. C'est attendu, ce qui l'est moins c'est ce calme envoûtant et la lumière sourde qui s'en dégagent. Une pluie fine qui se veut discrète. Le parc, ce jardin à l'anglaise, s'organise selon des parcours sinueux, agrémentés de points de vue pittoresques qui incitent à flâner. On s'attendrait aussi à découvrir un peintre ici ou là, son chevalet planté, au milieu d'une végétation en apparence non domestiquée. Aucune ligne droite guidant le pas du marcheur mais plutôt une sorte d'errance nonchalante, romantique et poétique. L'abondance est partout où l'œil se pose. Des plantes grimpantes se conjuguent avec les rosiers, auxquels elles peuvent se mêler, s'entremêler. Les astrantes se marient à la sauge sclarée, les astilbes et molènes noires indisciplinées donnent un air de campagne. Les arbres ne sont pas en reste, l'incontournable tulipier et les cornouillers font la fierté des Anglais. Ici, on recrée des étangs dont les saules pleureurs viennent lécher la surface de l'eau par petites touches. C'est une œuvre d'art, mais personne pour admirer cette toile. Et ce n'est pas la pluie, non, ce n'est pas la pluie. Le fond de l'air est triste. Un cygne noir, solitaire, cherche mécaniquement, parmi les tiges et les plantes aquatiques submergées, sa nourriture. Un cygne blanc gît sur la berge, mort.

Les bombardements de l'ouest sont parfois audibles jusqu'à la capitale. Les Londoniens sont pris, corps et âme, entre les mâchoires de cette Première Guerre mondiale en expansion constante. C'est aussi à Londres que sont amenés les blessés ensanglantés, depuis la France, la Belgique, l'Italie et même de la Mésopotamie. Le sang ne manque pas.

À quelques pas du parc, ce ne sont que gémissements et corps en souffrance. L'hôpital est plein, submergé par tous ces êtres qui ont répondu à l'effort de guerre. La ruche est attaquée et les ouvrières mettent tout leur cœur et leur énergie pour réparer ce qui peut l'être ; infirmières, religieuses, femmes désœuvrées, souvent endeuillées, apportent un peu de réconfort et d'humanité dans ce tableau funeste. Devant le bloc opératoire, les brancards s'alignent les uns derrière les autres, de jeunes soldats détrempés de rouge

attendent leur tour. Quand ils sont encore conscients, leur regard est opaque, introuvable. Il n'y a plus personne. Les opérations se suivent comme un travail à la chaîne, précis, efficace, le rythme est soutenu et l'équipe médicale soudée.

Le blessé, un adolescent dont on peut discerner les prémices d'une barbe parsemée, pleure comme un enfant impuissant qu'il est encore. Le chirurgien, retire son masque et lui sourit. Ils échangent un regard soutenu, insondable, sans le moindre mot, qui semble durer une éternité pour l'anesthésiste et pour Mary l'infirmière, tous les deux prêts à intervenir. Bien qu'il soit difficile de lui donner un âge, le docteur marqué par la fatigue, a une trentaine d'années. Il dégage par son calme et sa bienveillance, une onde paisible qui se propage. Il réchauffe par sa présence comme le soleil diffuse ses rayons ; tout le monde finit par en être impacté. Dans ce champ de bataille là, l'onde de choc est profonde, intime mais pourtant immatérielle ; elle ne blesse personne, bien au contraire. Il pose sa main sur le front du jeune homme qui finit par se calmer. D'un coup d'œil à ses confrères, il indique que maintenant l'opération peut commencer.

L'intervention est complexe, la tension palpable, chacun retenant son souffle. Le chirurgien transpire beaucoup ; Mary l'infirmière à ses côtés s'en étonne. Il lui est maintenant difficile de rester concentré et il secoue sa tête comme pour reprendre ses esprits. Elle lui essuie le front et le regarde intensément, cherchant ainsi, à se rassurer elle-même. Une tache rouge transparaît petit à petit sur son masque et un filet de sang s'écoule maintenant, le long de son cou. Puis, tout va très vite. Il se tient la tête, s'éloigne un peu et à la surprise de ses confrères, s'écroule sur le sol, inconscient. Mary se précipite.

— Dr Bach, Dr Bach, Edward !

On essaye de le réanimer. Rien n'y fait. Un médecin chef plus âgé, le Dr John Clark s'approche.

— Poussez-vous, laissez-lui de l'air !

Il lui examine le fond de l'œil, l'ausculte, posant ses mains avec précision... Puis avec un air grave.

— Un deuxième bloc ! Vite !

Le Dr Bach est opéré à son tour, dans l'urgence et l'agitation générale. Il s'agit de l'un de leurs collègues et peut-être du plus précieux. Ils sont impliqués, concentrés, soucieux, le stress est palpable, le silence pesant et Mary, trop émue, cède finalement sa place à une autre infirmière, afin de s'enfuir cacher sa peine, loin des regards. Le Dr Clark, penché sur le corps dont les entrailles sont exposées aux yeux de tous, est préoccupé par ce qu'il découvre. Les échanges sont alarmants, chargés de futurs sombres.

Il ne pleut plus, la fenêtre est entrouverte. Le Dr Bach, encore affaibli, observe autour de lui, déconcerté. On le croirait revenu de contrées lointaines, obligé de nouveau à se familiariser avec ce qui est là. Le Dr Clark et Mary, à son chevet, ne disent mot. Le silence... comme si après ce qui venait d'être annoncé, plus rien ne pouvait être rajouté. Péniblement, Mary retient ses larmes ; elles sont comme des vagues de fond remontant des profondeurs de son être, l'inondant de précieux souvenirs. Le Dr Bach, de son côté, admire par la fenêtre le ciel et son convoi de nuages.

— Trois mois ! C'est peu pour ce qu'il me reste à faire... Ça ne va pas être possible !

Ses deux collègues s'observent, surpris et gênés. Avec cet échange furtif, ils sont d'accord : il n'a peut-être pas encore retrouvé toute sa tête, l'opération a été longue, cancer de la rate, du pancréas... C'est un carnage !

— Hélas, Edward, j'ai bien peur que tu n'aies pas trop ton mot à dire.

Le Dr Clark a l'air sûr de lui, même si le ton de sa voix chargé de tristesse, pourrait en faire douter. D'une quiétude désarmante, Edward se contente de lui sourire.

L'entre-deux-guerres

La destruction précède la construction. La guerre est loin, nous sommes dans « l'entre-deux », en 1930. Harley Street fait partie de "l'Inner" Londres, le secteur le plus central de la ville, par chance, épargné par les bombardements. Quand Londres s'agrandit, pendant sa période georgienne, de grandes et belles demeures virent le jour dans ce quadrillage de rues. Et c'est au milieu du XIXe siècle que les médecins commencèrent à s'y établir et peu à peu grâce à la proximité des gares, cette centralisation finira par s'instaurer durablement. Ensuite, la "Medical Society of London" à Chandos Street, ainsi que la "Royal Society of Medicine", à Wimpole Street, confirmeront la destinée médicale du quartier.

Nous sommes loin des faubourgs défavorisés où des cages sont suspendues aux fenêtres pour y faire prendre le soleil aux bébés. L'idée vient des Etats-Unis et le brevet aussi ! Oui, une cage à bébé, il fallait y penser ! Si vous n'avez pas de jardin, si vous n'avez pas de cour, si vous n'avez pas d'angoisse à l'idée de suspendre votre bambin dans le vide au-dessus des passants, la cage vous sera distribuée ! Dolto¹ aurait vu rouge...

Une femme élégante, dans la fleur de l'âge, coiffée d'un petit chapeau dont elle réajuste la voilette, s'engage d'un pas pressé dans Harley Street. La lueur dans son regard, de légers sourires prudents : une adolescente en chemin vers son premier rendez-vous amoureux dégagerait les mêmes effluves. Elle pousse la porte de l'une de ces demeures d'un autre temps. À l'intérieur, la salle d'attente du cabinet médical est pleine, les plus jeunes restants debout par respect, mais surtout par manque de place.

Douze années plus tard, il est toujours de ce monde ! Et le Dr Edward Bach n'a rien perdu de son charme, bien au contraire. C'est la hauteur de son front qui impressionne en premier et cette caractéristique physique nous indique qu'il se concentre sur l'essentiel, le temps présent, et qu'il ne demande qu'une seule chose : qu'on le laisse travailler en paix. En fait, dès qu'il a une nouvelle idée, une nouvelle piste, il se lance corps et âme et il veut pouvoir en venir à bout sans en être détourné. On l'accuse d'être